

Seiji Ozawa, chef d'orchestre : « Face à la souffrance, la musique est impuissante et nécessaire »

Après des mois d'absence en raison de graves problèmes de santé, le chef d'orchestre japonais reprend peu à peu ses engagements.

AFP / DON EMMERT

Seiji Ozawa et le Saito Kinen Orchestra, en décembre dernier, au Carnegie Hall de New York

En 2011, ses seules activités hors du Japon sont réservées à la Suisse et à la France, dans le cadre de l'académie qu'il a fondée en 2004.

Le concert de clôture de la session 2011 de cette académie se déroule mercredi 6 juillet, Salle Gaveau, à Paris (1).

[De jeunes musiciens sur les bords du Léman](#)

La Croix : Vous avez fondé en 2000 au Japon et en 2005 en Suisse des académies de formation pour jeunes musiciens. Pourquoi cette passion de l'enseignement ?

Seiji Ozawa : Il s'agit bien d'une passion, d'une drogue même. Une fois que vous y avez goûté, vous ne pouvez plus vous arrêter ! Vous découvrez un élève, et ensuite vous suivez et accompagnez son développement année après année. Le problème, c'est que, pendant ce temps, d'autres arrivent... Ce n'est jamais fini. Je me demande comment font les professeurs dans les écoles ou collèges qui ne gardent leurs élèves qu'un an. Ce doit être terrible !

L'académie qui porte votre nom en Suisse est destinée aux instrumentistes à cordes, principalement à l'art du quatuor. Pourquoi ce choix ?

S. O. : Comme me l'avait déjà dit mon premier maître au Japon, Hideo Saito, le quatuor est l'essence même de la musique. Les compositeurs y donnent le meilleur d'eux-mêmes, sans rien de décoratif ni de superflu. Tout y est concentré. Travailler un quatuor à cordes, c'est aller au plus profond du style et des intentions de son créateur. Plus largement, un bon interprète de musique de chambre est capable de tout jouer. Ce qui n'est pas vrai pour un soliste, qui peut s'avérer très brillant mais éprouver des difficultés à s'intégrer dans l'harmonie et le projet commun d'un petit ensemble ou d'un orchestre symphonique.

Par quel type de répertoire ces jeunes professionnels sont-ils attirés ?

S. O. : Je remarque que la musique du XX^e siècle – Chostakovitch, Bartok ou Janacek – exerce une réelle séduction sur ces jeunes. Sans doute à cause de son énergie, sa force rythmique, sa violence parfois. Mais ils savent bien qu'il est indispensable de travailler en profondeur les classiques – Haydn, Mozart, le jeune Beethoven – si l'on veut progresser techniquement et musicalement. Il en va de même pour un chef d'orchestre. Si vous n'avez pas bien maîtrisé les symphonies de Haydn, vous resterez superficiel en interprétant Mahler ou Strauss.

Que conservez-vous des maîtres qui vous ont formé ?

S. O. : Le premier, Hideo Saito, possédait une oreille extraordinaire. Il a su me donner les bases techniques indispensables qui m'ont permis ensuite de venir en Europe et aux États-Unis, là où s'ancrent la tradition et le répertoire de la musique occidentale. Juste après la guerre, Saito avait fait venir au Japon deux professeurs de solfège françaises, et je crois que c'est grâce à elles que j'ai gagné le concours de direction d'orchestre de Besançon, en 1959.

C'est là que tout a pris son envol, puisque Charles Munch m'a fait venir avec lui à Boston. Munch, c'était la souplesse pour mot d'ordre. Sa longue baguette lui donnait une direction incroyablement flexible et dès qu'il souriait à l'orchestre, le son changeait du tout au tout !

Avec Karajan, j'ai rencontré un chef qui pouvait faire jouer des phrases infinies à son orchestre sans que les musiciens s'en rendent compte. Il m'a toujours considéré comme un élève, même lorsque j'ai pris la tête de l'Orchestre symphonique de Boston. Enfin, j'ai suivi l'enseignement de Leonard Bernstein. Là, je n'aurai qu'un mot à dire : un génie !

Quels compositeurs, quelles œuvres, aimeriez-vous diriger prochainement ?

S. O. : Je n'avais pas dirigé la Symphonie fantastique de Berlioz depuis environ quinze ans et j'ai adoré la redécouvrir, avec un sentiment de fraîcheur et de nouveauté. Je suis heureux aussi de retrouver certains artistes, comme l'extraordinaire baryton Matthias Goerne, avec lequel nous venons de donner le War Requiem de Britten. Nous travaillerons encore ensemble bientôt Le Château de Barbe-Bleue de Bartok.

Vous qui avez créé Saint François d'Assise, l'unique opéra d'Olivier Messiaen, n'avez-vous pas un rapport privilégié avec la voix humaine ?

S. O. : Depuis mon enfance, la voix me touche. C'est l'instrument le plus naturel et le plus expressif. Mon

père était bouddhiste, ma mère chrétienne et, comme c'est souvent le cas dans les familles, c'est elle qui a « gagné ». Mes frères et moi avons fréquenté l'église. Enfant, je chantais dans un chœur, essentiellement des hymnes. Si je ne suis pas religieux, je crois en revanche être habité par une spiritualité, une conviction qu'il existe quelque chose qui nous dépasse et qui trouve peut-être dans la voix sa meilleure interprète...

Vous venez de vivre, personnellement et pour votre pays, des mois très difficiles. La musique est-elle alors un soutien ?

S. O. : Face à la souffrance personnelle et collective, la musique est à la fois impuissante et nécessaire. Je me souviens que deux semaines après le 11-Septembre, j'avais donné un concert à Carnegie Hall, à New York. Il s'agissait du Requiem de Berlioz. À la fin, le public était en larmes et en prière, ne pouvant quitter la salle. Comme les musiciens, d'ailleurs.

J'ai vécu la même expérience après le tremblement de terre de Kobe : le public adresse une sorte de demande cérémonielle à la musique, parce qu'elle touche au plus profond de l'humain, dans la joie comme dans la catastrophe. Irrémédiablement marqué par Hiroshima et Nagasaki, le Japon vient de vivre une nouvelle catastrophe nucléaire. Je veux croire, je suis sûr que mon pays va tout faire pour trouver une nouvelle énergie alternative au nucléaire et entraîner la planète à sa suite...

(1) À 20 heures, Salle Gaveau, 45, rue La-Boétie, 75008 Paris (métro : Miromesnil).

Rens. : 01.49.53.05.07

et www.ozawa-academy.ch

RECUEILLI PAR EMMANUELLE GIULIANI